

**Prix Armand Lunel 2010
du P.E.N. Club de Monaco :**

“Mon bagage” de Pierre Delobel

L'auteur

Pierre DELOBEL est né à Lille en 1971, et, de toute sa vie il n'a pas résidé plus de deux ans en dehors de la métropole Lilloise. Il est un homme du Nord, pas forcément par choix -il aime le soleil et le bon vin- mais parce que ses racines se sont fixées dans ce pays.

Concepteur-Rédacteur dans la communication depuis quinze ans il passe ses journées à écrire pour des annonceurs... et puis chez lui, il reprend avec plaisir la plume (plus souvent le clavier maintenant) pour se raconter des histoires.

Depuis trois ans, il participe à des concours de nouvelles, surtout pour partager ses écrits et tenir compte des impressions de lecteurs qui ne le connaissent pas. Leurs remarques sont instructives et lui permettent d'évoluer.

Il aime ces échanges et c'est peut-être aussi pour cela qu'il enseigne la créativité et l'écriture à des étudiants de l'école Sup de Création.

Il affirme "être marié à la plus belle femme du monde et l'heureux père de deux garçons absolument éblouissants".



1

Mon bagage

Existe-t-il une confrérie des porteurs? Une congrégation créée par les porteurs de chaises, si proches du roi que leur place ne pouvait être qu'enviée. Un ordre qui se serait ensuite étendu aux sherpas, passeurs, mafieux, grooms, porteurs d'eau...

Nouvelle "sucréaliste" : un modeste porteur de valises raconte à ses deux fils son métier ; les règles qui régissent la confrérie, le poids des valises, les rencontres inattendues, les coulisses merveilleuses, la vie.

Mais pourquoi cet homme habituellement si silencieux, professionnellement comme en privé, ne s'arrête-t-il plus de parler ?

Chapitre 1

La première règle d'or du métier de porteur de valises, c'est de ne pas être curieux. Même si les valises vous semblent bien pleines, même si la tentation est grande de les ouvrir pour jeter un œil ou de demander au propriétaire ce qu'elles contiennent, il ne faut jamais savoir. J'ai quatre-vingt-trois ans, dont cinquante de métier, alors je sais de quoi je parle. Tous les porteurs vous le diront. Dès le premier jour, j'ai appris cette règle et je ne l'ai enfreinte que deux fois. J'aurais pu le payer très cher.

J'ai commencé pendant la guerre. Je logeais chez ma tante à Armentières. Vous ne vous souvenez pas d'elle ? Non, vous étiez trop jeunes quand elle est partie. Victor peut-être ? Tu te souviens de cette femme immense, aux cheveux blonds, platine ? Toujours bronzée, toujours souriante, forte comme un homme, douce comme une mère, grossière comme un boucher de La Villette. Une bonne femme, la Luce ! Des épaules larges, le cul aussi. Un bahut ! Toujours la main tendue, soit pour aider soit pour frapper. Pas le genre à se dessiner des bas à la chiorée sur les jambes. De toute façon, elle buvait peu de café. Elle préférait le rouge dès 6 heures du matin. Une femme libre quoi ! Elle avait jeté son corset à seize ans et depuis s'asseyait sur les principes qui l'empêchaient de respirer.

La nuit, elle faisait des petits boulots contre des tickets de rationnement. Je la voyais partir le soir après la soupe qu'elle dévorait à grands bruits. Pantalon noir ; pour une femme à l'époque c'était inconcevable. Elle s'en moquait. Elle retroussait les manches de son inséparable tricot gris et elle empoignait les valoches.

Le lendemain matin, je la retrouvais à la cuisine, assise au bout de la table, un couteau dans la main qu'elle remontait le long du pain posé sous son bras gauche pour me couper une tranche. "T'as bien dormi. Mange. C'est bien petit. Vais me coucher, si on vient tu sais quoi faire." Je savais que je ne devais pas ouvrir, surtout si je voyais une arme, et courir la réveiller.

C'est Tantine qui s'est occupée de moi durant les cinq années de guerre. Votre grand-mère n'était déjà plus là et votre grand-père se battait sur le front. Avant de partir, il avait confié son seul enfant à sa seule sœur. Tu parles d'une famille !

Et puis un matin, Luce a changé de discours : "T'as quel âge maintenant ? Tu commences à être costaud. Ce soir tu pars avec moi. N'oublie pas de faire une sieste sinon tu ne tiendras jamais."

J'avais 14 ans, de l'énergie et de l'insouciance à revendre. La nuit tombée, nous sommes allés

chercher une malle à la Villa Suzanne et Solange. Cette maison me fascinait. Son toit souligné par un bandeau décoratif en stuc ne manquait jamais de me faire lever la tête quand je passais devant. Et cette nuit-là, en attendant que tantine ne ressorte avec le colis, je restais impavide devant la grille. Le quartier était proche de la frontière et de Lille, la contrebande était une tradition. Mon grand-père transportait des cigarettes, mon père de l'alcool artisanal. Les douaniers fermaient les yeux et s'enrichissaient comme ça. Mais les Allemands, c'était une autre affaire. Il fallait faire attention. A 20h le couvre-feu plongeait la rue dans le noir. On voyait bien les étoiles, mais on ne voyait plus ses pieds. Et puis il fallait se faire discret parce que les sentinelles rodait. La malle me fracassait les tibias. Je râlais ! "Faut porter avec les jambes, me disait-elle. Tu verrouilles le dos, bien droit, tu plies les jambes. Faut te détendre le cou aussi, d'abord c'est pas élégant et comment que tu peux tourner la tête pour surveiller si t'es tout pris des épaules ? Et puis tu la fermes." J'ai fini par oublier la douleur. Voilà comment j'ai débuté. Dans l'ombre. A l'époque, je ne savais même pas si je travaillais pour la résistance ou les collabo.

Je ne voyais que la tête de Tantine, blonde, lumineuse comme un phare. Je suivais comme je pouvais. Nous avons longé la Lys, le chemin des contrebandiers, seuls dans le noir dense, accompagnés par les animaux nyctalopes. J'avais la trouille. Et puis j'avais faim. Une soupe aux topinambours suffit avant d'aller se coucher, mais pas quand on porte une malle qui pèse un âne mort. J'avais faim, peur, froid aux oreilles et chaud aux bras... et soudain Tantine s'est arrêtée, a lâché la malle qui s'est projetée sur mes genoux. Luce s'est précipitée sur moi, me plaquant au sol "Chut !".

Le silence, le noir, la douleur et l'odeur des fougères humides.

Quelques craquements de brindilles un peu plus loin et une silhouette armée d'un fusil qui se découpe sur fond de ciel étoilé. "On va faire le tour" me dit-elle.

- Faire le tour de la Lys ? T'es folle. Jamais je ferai le tour alors qu'on est si près de l'écluse. Je suis trop fatigué.

- Tais-toi, on va se faire repérer. Tu comprends pas que c'est pas un jeu gamin !

J'aurais pu discuter toute la nuit pour ne pas contourner la Lys mais il s'est passé un événement qui m'a définitivement donné tort. Vous connaissez l'effet des topinambours sur l'estomac ? Un peu



2

comme le chou... en plus puissant. Et à l'instant où je m'apprêtais à négocier le passage risqué du pont, en promettant le silence, mon corps m'a pris bruyamment à défaut. "D'accord, on fait le tour."

J'ai saisi la poignée métallique et soulevé la cantine, honteux. Mes poumons se sont vidés. Mon épaule a craqué. Et la tête blonde a commencé à dodeliner devant moi m'indiquant le rythme de la marche. Porteur de valises. Un métier qui te rentre dans la peau en commençant par la main. Tenez, regardez, elles en ont porté des paquets en tout genre Et mon bras droit. Il est plus long que le gauche. Le corps s'adapte à tout, surtout à quatorze ans. Je crois que je n'ai jamais eu mal au dos. Jamais vraiment. Jamais autant qu'aux bras, aux tibias et parfois aux pieds quand la poignée lâche. J'ai eu le petit orteil droit cassé huit fois durant ma carrière. Certains collègues ont été amputés tellement le bord de la valise était tranchant. Les risques du métier sont multiples. Ce soir-là, je pouvais prendre une balle dans la tête. Après deux heures de marche, j'avais appris à me taire, malgré la souffrance et le découragement. Ma main ne m'appartenait plus, mes jambes non plus. Luce, régulière, semblait ne pas subir le voyage. J'ai compris plus tard que tout se garde à l'intérieur. Si le regard des porteurs de valises semble vide c'est qu'il est tourné en dedans.

Nous sommes enfin arrivés devant la porte d'une maison anonyme, dans une rue calme et humide. Quand Tantine a posé le chargement, je n'ai pas voulu croire que nous avions fini. Petit à petit, je suis sorti de ma torpeur, réalisant tout le chemin que nous avons parcouru. Il devait être deux heures du matin. Un homme est sorti d'une trappe. Vous vous souvenez de la "Traversée de Paris" qu'on regardait sur le magnétoscope ? Tantine c'est Gabin, oui vraiment il y a une ressemblance. Moi je ne suis pas aussi grand que Bourvil mais je n'ai pas l'air plus malin. Et De Funès, dans sa cave, était beaucoup plus impressionnant,

disons plutôt un Lino Ventura. Je me suis assis sur le tas de charbon en attendant que Tantine se fasse payer. C'est ce jour-là que je suis devenu taiseux, je crois. A la lumière d'une bougie, le contenu de la malle a été vérifié. Je n'avais plus le courage de me lever, plus de curiosité non plus, à quoi bon. Sur le mur, les ombres de Luce et de l'homme dansaient au rythme de la flamme. Combien de temps suis-je resté hypnotisé par le spectacle et par la conversation chuchotée ? Tantine m'a réveillé "Viens". Elle m'a attiré au fond de la cave et m'a désigné quatre paquets ficelés, «Prends les deux petits». J'ai cru que j'allais m'écrouler. Le voyage du retour s'annonçait tout aussi éprouvant. Je n'en pouvais plus. Comble de l'ironie, quatre paquets avaient été prélevés de la malle que nous venions de transporter. Elle aurait été beaucoup moins lourde si nous avions été payés au départ. J'ai pleuré.

- C'est son premier jour, a dit Luce.

- Il s'habitue. Allez, ne traînez pas ici je ne veux pas que les Boches...

Nous sommes partis. La ficelle des paquets me cisailait les doigts. Le papier d'emballage se fragilisait dans le brouillard nocturne. "Fais attention à ne pas craquer les colis, ça pourrait attirer les chiens errants". Ce fut la dernière leçon de cette épreuve : certains paquets fragiles doivent, en plus, être transportés en essayant d'écartier les bras pour éviter les frottements sur les genoux. Les Chinois ont inventé le supplice du porteur d'eau... rien à côté de ce que je subissais.

L'aube nous a accueillis dans la rue des Patineurs. Elle porte ce nom parce qu'elle longe la Lys là où elle gèle facilement. Nous avons pressé le pas pour ne pas croiser les premiers travailleurs. Et sur la table de la cuisine, alors que la Luce ouvrait ses paquets, de magnifiques jambons qui allaient nous tenir toute la guerre, je me suis endormi les bras tremblants.

Chapitre 2

Après une année d'escapades nocturnes, j'étais devenu un passeur hors pair. Silencieux et rapide, surtout depuis que le jambon et les pommes de terre avaient remplacé les topinambours. La Luce ne changeait pas, toujours robuste, toujours prête à descendre une bouteille de rouge. Il faut dire que le vin à l'époque était prescrit par les médecins. Il avait la réputation de maintenir en bonne santé et Tantine en était la vivante illustration.

C'est attablés, un grand verre à la main, que nous avons célébré la libération un après-midi

d'été. J'avais quinze ans, des épaules entraînées et solides, une main droite pratiquement insensibilisée, ce qui me permettait de frapper dur lors des empoignades mémorables qui ont jalonné ma jeunesse. Mais ce jour-là, je n'ai pas eu le temps d'utiliser ma force pour imposer ma volonté. Ils sont entrés sans frapper, enfin sans frapper la porte parce que moi j'ai pris une grande volée sur la tempe. Jamais personne n'avait vraiment levé la main sur moi et surtout ne l'avait baissée avec autant de force. Je suis resté sur le tapis. Sonné.



L'oreille sifflante, me massant le cou pour ne pas sombrer.

J'ai vu la Luce à genoux, tenue en respect par deux molosses. Il fallait vraiment être sacrément costauds pour réussir à lui faire fléchir les jambes. Elle n'était pas de ceux qui courbent l'échine, mais là, elle ne pouvait pas rivaliser. Je voyais le visage contracté de Luce, les dents serrées à s'en casser les mâchoires, le cou tendu comme jamais, le front perlant d'épaisses gouttes qui glissaient dans ses yeux rouges. Une odeur de lutte, de morve et de sang envahissait la cuisine. Tandis qu'un homme me maîtrisait, le quatrième personnage de la bande, sans doute le chauffeur de la traction noire auréolée d'un drapeau tricolore, a commencé l'humiliation.

Quelle a été l'arme la plus terrible de la guerre ? Pour moi, la paire de ciseaux qui a désigné des millions de femmes à la vindicte populaire. Je garde le souvenir de ma tante, le souffle coupé par quelques coups bien placés, criant comme un mouton sous la tondeuse. Les mèches blondes tombaient sur le tapis, tourbillonnant comme les serpentins de la victoire quelques heures auparavant. Et puis, le deuxième passage de la tondeuse provoqua une pluie de petits flocons blancs qui vinrent recouvrir le sol devant mon nez douloureux. Voilà pourquoi mes chers enfants je n'aime pas trop la neige, mauvais souvenir.

Puis ils sont partis, les salauds, pour une maison voisine, une autre voisine. J'ai aidé Luce à se relever. Elle murmura d'une voix rauque :

- Tu vois petit, c'est le problème quand on transporte des valises dont on ne connaît pas le propriétaire. Je suis désolée de t'avoir entraîné dans ce piège. Tout ce que je voulais c'était que tu ne manques de rien. Je n'ai pas choisi mon camp, c'est lui qui m'a choisie. J'ai fait ce que j'ai pu, aux autres de me juger."

Habituellement, la Luce utilisait un langage fleuri, généreusement agrémenté de grossièretés, mais cette fois, tout en se relevant, elle fut animée de ce lyrisme qui m'émut au plus haut point. De nouveau debout elle paraissait plus grande et c'est

à ce moment-là qu'une autre Citroën drapée s'arrêta devant la maison. Deux hommes et une femme sonnèrent à la porte d'entrée. J'avais déjà ouvert la fenêtre pour m'enfuir par le jardin quand Luce décida de leur ouvrir, puis de les suivre. J'ai juste eu le temps de voir la femme se défaire de son béret pour en couvrir la tête de Tantine. Les quatre silhouettes se sont éloignées vers le coin de la rue.

Par l'entrebâillement de la porte j'ai suivi l'événement. Alignées en rang d'oignons sur le trottoir, une quinzaine de personnes attendaient. Je tremblais d'entendre la sentence. Le curé, l'instituteur, le notaire, quelques agriculteurs, la Luce, la boulangère veuve, le jeune charpentier, le livreur de charbon... tous se tenaient droits, fièrement debout devant la foule de curieux. Une traction vint se garer et un grand militaire en sortit. Il avait la démarche maladroitement des hommes trop grands, le regard bienveillant, la moustache noble et deux étoiles sur le képi. Il s'approcha d'abord des deux femmes, Luce et la boulangère, et les embrassa. Puis, il accrocha sur leurs poitrines robustes des Médailles de la Résistance qui brillent encore dans ma mémoire.

Je me souviens de Luce, un quart d'heure à peine plus tard, les mains croisées dans le dos, contemplant son jardin par la fenêtre restée ouverte. Nous n'en avons jamais parlé, mais je sais qu'elle pleura ce jour-là. Je l'ai entendue renifler comme un enfant morveux, je devinais le sourire qui arrondissait tellement ses joues que je pouvais le voir même si elle me tournait le dos. Un léger tremblement ébranlait sa carcasse solide. "Les cheveux, ça repousse, mais cette médaille, tu vois, elle restera." Elle resta dans sa boîte surtout ! Dès le lendemain Tantine avait caché pudiquement sa distinction et cherchait à rendre service pour reconstruire le pays.

Il fallait des bras pour transporter ici du sable, là des pierres. "Après tout, une brouette ce n'est rien d'autre qu'une malle ouverte avec une roulette ! Allez viens petit, on a besoin de nous. Et arrête de regarder mon crâne comme ça sinon cette nuit je te rase la tête aussi !»

Chapitre 3

Louis, mon père, votre grand-père, était un érudit doublé d'un maladroit. Plongé dans ses lectures, il dévorait. Une silhouette tassée dans son fauteuil club défoncé, la fumée des Gauloises Caporal ordinaires comme un brouillard évanescent, le bruit régulier des pages, le nez sifflant, le briquet qui rallume et la quinte de toux.

J'aurais pu faire un raffut pas possible, il ne

sortait pas le nez de son livre. Il lisait tout ce qui lui passait sous la main, comme hypnotisé par les pages. Tout le contraire de sa sœur ! Avant de planter un clou, il consultait un manuel. Avant d'acheter un marteau, il lisait son histoire. Avant de partir en guerre, il avait appris l'allemand.

Je me souviens des Jules Vernes qu'il calait sur la chaise pour élever mon corps au niveau de la table,



4

puis mon esprit, puisque j'étais autorisé à emprunter le livre encore chaud en allant me coucher. Les livres de messe pour caler l'armoire, le dico qui me servait de marchepied devant le lavabo, les encyclopédies qui repassaient les chemises pendant la nuit, les catalogues qui calfeutraient les fenêtres... Chaque livre lu devenait un objet inerte qui envahissait mon espace vital jusqu'au dégoût. Très vite, je passais le plus clair de mon temps chez Luce.

Quand mon père fut appelé à la guerre, j'ai regretté de l'avoir fui et je me suis encore réfugié chez ma tante.

Mon père, à la guerre ? Cet adolescent éternel, les lunettes sales, le pull négligé, le pantalon trop court. Mon père, perdu dans ce monde belliqueux, avec ses bras frêles, ses petites jambes et cette fatigue sur les épaules comme accablées par le poids du savoir. J'avais peur pour lui. De toute façon, depuis l'âge de douze ans, c'est moi qui le protégeais. Dans la rue, quand un danger se présentait, je faisais obstacle, poussant mon père, seul contre tous. J'étais déjà plus grand que lui, plus fort en tout cas.

Alors, le voir partir au combat, c'était le perdre. Je l'imaginai tremblant dans la boue, sous les obus sifflants, cramponné à son fusil dont il ne savait que faire, prêt à courir dans la direction qu'on lui ordonnait pourvu qu'on cesse de crier. Il allait vomir à la vue du charnier, recevoir une balle et disparaître parmi tant d'inconnus. Mon petit père.

Et miracle, il est revenu de cette foutue guerre ! Entier. Je l'ai pris dans mes bras écrasant son nez sur mon torse. Tantine a couru pour nous rejoindre. Ses seins volaient par dessus ses épaules, j'ai cru qu'elle ne pourrait jamais s'arrêter ! L'inertie. Et boum ! Elle nous a pris tous les deux dans les bras. Mes pieds ont quitté le sol dans un grand cri de joie.

La maison de Papa avait brûlé pendant l'occupation. Plus exactement, ses livres trop nombreux pour les porter en tas sur le trottoir ; les collabos avaient trouvé plus simple de mettre le feu à la bâtisse. Un autodafé au cœur de l'hiver. Les habitants trop cons pour se révolter, je les aurais tués. Papa n'avait pas une grande maison. Elle se situait dans la courée Savary. Une porte, une fenêtre au rez-de-chaussée, deux chiens-assis dans le toit qui faisait office d'étage, tout cela sur fond de briques rouges noircies par le chauffage au charbon et la pauvreté. On n'était pas bien riche, mais j'aimais cette maison, son âme, sa chaleur. Un château ne m'aurait pas rendu plus heureux. Alors quand je l'ai vue brûler. Des pages enflammées s'échappaient du toit. Enfin ce qu'il en restait. Et cette odeur acre d'encre calcinée. Chacun a ses

souvenirs de la guerre, difficile de les partager, mais la douleur est la même. Tous ces crétins qui souriaient devant le spectacle gratuit, ils avaient leurs problèmes aussi. Ils profitaient juste d'un moment où la malchance s'acharnait sur quelqu'un d'autre. Un instant de répit. On a tous essayé de passer entre les gouttes, d'éviter les balles. Ce n'est pas le courage qui sauve, c'est la discrétion. Pendant la guerre, choisir un camp c'était se couper de la moitié du pays, ça fait beaucoup d'ennemis d'un coup. Juste pour défendre une certaine idée de la France. La plupart d'entre nous ne voulions pas être des héros, et surtout pas des martyrs.

Papa l'a bien compris quand on lui a montré les ruines de notre maison. Il a regardé sa sœur, pas besoin de parler, elle a répondu "Bien sûr que tu peux loger chez moi. De toute façon, y a déjà ton fiston. Mais attention, pas trop de livres, j'ai pas la place !".

Le soir, autour d'un repas luxueux – jambon à volonté, pain, soupe de pissenlits et vin de pays - la Luce a raconté sa guerre, ses nuits, ses brouillards, ses cantines, ses valises, ses malles, ses baluchons, ses paquets. Elle gardait pour le dessert son secret, sa médaille qu'elle alla chercher au fond de sa table de nuit et qu'elle exhiba comme une bague de fiançailles. Elle lut la fierté dans les yeux de mon père.

Et c'est là qu'il a sorti de sa poche une demi-douzaine de médailles : Défense nationale, Croix du combattant, Croix de guerre, Médaille militaire, Légion d'honneur... et ses grades. Le bruit que ça a fait sur la table ! Et la tête de Luce !

- Là, faut que tu nous dises ce que t'as fait Louis.

La Luce avait posé ses deux poings sur la table, le regard droit. Vexée de n'avoir qu'une médaille ? Ce n'était pas son genre, mais peut-être. Effrayée d'imaginer dans quel pétrin son petit frère s'était mis pour récolter autant de distinctions ? Sans doute. Les avait-il gagnés, au fait, ou volés, tous ces trésors qui brillaient entre ses doigts jaunis.

- M'en vais te raconter Luce. T'énerve pas sœurlette. J'ai rien à cacher. Sers-moi une goutte.

Alors, Luce a ouvert l'armoire à torchons et derrière un double fond en tissu vichy, elle dévoila sa réserve de contrebande.

- Je les gardais pour la libération, tu vois. Alors, j'ai de la gnole, de la niaule, de la gniolle et de la gnaule...

- Mets-moi un petit verre de gnôle et une goutte de jus s'il te plaît Lucette et viens t'asseoir. L'histoire que je vais vous raconter ne doit pas sortir d'ici. On est bien d'accord ? Quand je suis parti à la guerre, je n'ai pris qu'un livre, le dico d'allemand. On m'a collé un fusil et je me suis retrouvé au front, comme



n'importe quel sans-grade. Tous des braves qui obéissaient aux ordres sans rechigner. Tous des braves qui se foutaient de ma gueule quand même parce que je transportais un dico de quatre kilos dans mon paquetage. Quatre kilos, c'est le poids d'un fusil, ben je peux vous dire que mon dico il a fait plus de dégâts. A commencer par la fois où nous sommes retrouvés coincés sur le pont. Les Allemands de chaque côté de la rivière beuglaient pour se mettre d'accord à qui tireraient les premiers. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que je comprenais. J'ai traduit à mon lieutenant : un sniper à gauche et un artificier sous le pont, tout va sauter. Avant que la charge ne soit active, on a dégoupillé une grenade et sauté dans la rivière. On en a profité pour flinguer l'artificier avant de tirer la révérence. Quelques jours plus tard, j'étais affecté aux renseignements, sous les ordres du Colonel Montdur.

- Jamais entendu parler, marmonna la Luce comme une confiance.

- Normal. Un homme de l'ombre façon tigre. Un dur qui ne buvait pas que de l'eau. A ce propos, ta gnôle elle décape. Pomme ? Mirabelle ? Poire ?

- Pomme de terre. C'est la guerre que veux-tu...

- Ça doit venir de là ce petit fumet de noisette. Bref. Je suis rentré chez les planqués, derrière un bureau, l'oreille collée aux écouteurs. Et jusque-là, rien d'anormal. Y avait un Allemand dans notre bureau. Un type qu'avait choisi son camp. Je juge pas, mais un Fritz du côté français, j'ai jamais aimé. Il était chargé des courriers. Il lisait deux à trois cents lettres par jour. Cherchait la petite bête. Et un jour je suis rentré sans frapper... il pleurait le bougre ! Attention, c'était pas un sensible, il était même capable des pires horreurs. Je l'ai vu tourner un tire-bouchon dans le genou d'un prisonnier sans sourciller ! Il avait de l'attirail dans le caleçon le gaillard mais là, plus personne. Liquide. Il aurait retrouvé son nounours d'enfance qu'il n'aurait pas été plus ému. Il m'a tendu une lettre. J'ai lu et j'ai compris.

Mon père s'est arrêté. Deux inspirations courtes sur sa Gauloise Troupe et le verre cul sec. Je retrouvais sa tête d'enfant perdu, submergé par la réalité parfois inacceptable de l'humanité. Les yeux dans le vide, le mégot pendant, un épi indomptable au milieu du crâne, comme une antenne, les mains jointes, agitées, triturant son paquet de cigarettes sur lequel figuraient trois profils militaires.

- Les mots peuvent tuer, je vous le dis. Si une belle citation est capable de faire le tour du monde, c'est qu'elle touche à l'essentiel, au vital, quelle que soit la culture, quelle que soit la langue. Certaines phrases de grands auteurs sont tellement fortes qu'elles font naître des émotions parfois incontrôlables. Mettez bout à bout ces formules

magiques et le cœur s'emballe à tout rompre. Devant un livre, il ne faut pas lire, il faut écouter. S'écouter rire, s'écouter pleurer, s'écouter vivre. Et reprendre le meilleur, le filtrer, le condenser. Mettre quelques pensées de Rimbaud, un peu de Baudelaire, ajouter Hemingway, Zola et s'il le faut, Victor Hugo. Finir le paragraphe par "Le petit chat est mort" si c'est une jeune fille ; si c'est un militaire, par "Les diplomates sont là pour commencer les guerres comme les soldats pour les finir.». Vous obtenez un bon rythme cardiaque à cent cinquante. Accélérez à grand renfort de Tolstoï, d'Euripide, de Corneille et de Steinbeck. Il faut que la tempête fasse exploser la cage thoracique. Manque d'inspiration ? Puisez dans Shakespeare. Élitiste ? Vous trouverez dans la correspondance de Jaurès de quoi achever votre victime. Personnellement, j'aime terminer mes lettres par "La vie est une longue blessure qui s'endort rarement et ne guérit jamais." : il fallait bien une femme pour conclure. Incontournable George Sand. Trépas garanti. Bien entendu, tout cela en allemand. Le gros avantage des Allemands c'est qu'ils adorent les auteurs français, alors j'avais des références. Cette phrase de Voltaire par exemple : "Les soldats se mettent à genoux quand ils tirent : apparemment pour demander pardon du meurtre." . J'ai tombé un SS avec. On l'a retrouvé pendu, la lettre à la main selon nos renseignements.

- Comprends pas. T'écrivais des lettres aux Allemands pour les tuer ? demanda la Luce visiblement dépassée.

- Seulement les plus lettrés, les plus sensibles, les plus gradés quoi. Ça ne marchait pas à tous les coups, mais certains courriers ont ébranlé les plus grands jusqu'à les terrasser ou au moins les mettre hors combat. Je vois bien que tu doutes, mais quand j'ai vu mon collègue allemand se faire sauter la cervelle après m'avoir donné cette lettre, j'ai eu comme un déclic. Et en la lisant, j'ai bien cru que moi aussi j'allais me faire péter le caisson. C'était d'une beauté inimaginable. Un rythme entraînant qui t'emmenait doucement vers la logique implacable de ce monde terrible duquel il faut s'extraire. Chaque mot était une caresse qui s'ajoutait aux autres pour peser de plus en plus lourd sur tes épaules. Hypnotique. Impossible d'en sortir. Et le manque après le point final ! Une douleur insupportable. Je ne sais pas comment j'ai survécu, en tout cas, j'ai beaucoup appris sur la nature humaine ce jour-là. Je suis allé voir mon Capitaine pour lui proposer un essai. Ecrire une lettre à un soldat allemand que nous pouvions surveiller. J'ai travaillé pendant des mois sur les grands auteurs, choisissant chacune de mes

phrases. Je me souviens de la première : “Dans la guerre, tout est simple, mais le plus simple est difficile.” Pas con ce Clausewitz.

Le 30 avril 1945, Hitler s’est suicidé d’une balle dans la tête. Sur la photo de sa dépouille, on peut

voir une feuille de papier qu’il tenait dans sa main droite. Mon père ne nous a jamais rien dit là-dessus, mais, je ne sais pas pourquoi j’ai un doute mes enfants.

Chapitre 4

Le deuxième secret du métier c’est de ne jamais grimacer. La moindre tension sur le visage est proscrite. Pourquoi ? Parce que c’est un signe de faiblesse. J’ai connu un jeune stagiaire dans les sixties. Sorte de dandy dégingandé. Un Anglais avec les pantalons comme on en fait plus, avec rayures et fleurs comme on aurait jamais dû en faire. Bonjour la rétine. Bon là, il était déguisé en groom comme tout le monde, donc ça allait. Il n’a pas tenu deux jours. A la première valise, il s’est mis à souffler comme un bœuf ! Il a penché son grand corps pour s’équilibrer, on entendait le tissu de son genou frotter le cuir de la valochette, un spectacle son et image. Arrivé au deuxième étage, il était rouge comme ses pompes et il a croisé le patron. Pas de chance. Pas une bonne image pour un palace. Un grand hôtel ça en impose, c’est digne jusqu’au bout et tout ce qui représente l’institution doit se tenir droit. C’est pas pour rien que le patron se donnait du Monsieur devant le client. Y a un standing à respecter.

Dans un autre genre, le Titanic, les musiciens ont joué jusqu’à ce que les instruments se noient. Et bien, c’est de cette élégance là dont il s’agit. L’Anglais, avec sa tête boursoufflée par la douleur, était hors cadre. Le surlendemain, on le raccompagnait au ferry.

Moi, j’ai commencé à exercer le métier quelques années après la guerre. Le temps de reconstruire un peu le quartier et je suis parti à la Lille. Comme une évidence, le choix du métier s’est imposé à moi. Je suis fait pour porter. Regardez-moi. Grand, les épaules larges, les jambes fines, le dos droit. À l’époque j’étais impressionnant !

Je me suis présenté au premier hôtel venu, à la sortie de la gare. Cette gare immense qui s’impose à la ville jusqu’à son ventre, laissant derrière elle une trainée de fer. Le bâtiment semble pousser la

rue et les maisons. Et dans l’angle, il y a un hôtel. Vous voyez lequel ? Le vieux bâtiment blanc, avec les baies vitrées et les balcons. Je n’ai jamais compris pourquoi les hôtels ont des balcons qui donnent sur la rue. Je suis entré dans le grand hall, en passant par le carrousel. De la mosaïque verte au sol, de grandes colonnes peintes façon marbre, un immense accueil en bois au fond, et derrière le sourire. Il relâcha ses pressions et me gratifia d’une tape amicale sur l’épaule. “Parfait, tu es parfait pour le poste. Un peu jeune. Le visage impassible, même dans la douleur, c’est parfait. Tu commences demain, je te mets dans l’équipe de Robert. Un brave type, tu verras. Il va t’apprendre le métier comme personne en ville.”

Je suis sorti par derrière, en promettant de me présenter là le lendemain à 5^h. Je venais de prendre la deuxième leçon du porteur : ne jamais grimacer.

Trouver du boulot à l’époque n’était pas très difficile. Il y avait tellement à faire pour reconstruire le pays. L’optimisme de l’après-guerre portait tous les projets. Oh personne n’était très riche, mais on avait de quoi s’occuper et de quoi vivre. D’une certaine manière, nous étions heureux. Et puis, après quatre années à côtoyer la mort, il y avait comme une euphorie dans les rues. Attention, je ne suis pas en train de vous dire qu’une “bonne guerre” et tralala, non. Je veux juste vous faire comprendre que lorsqu’il faut reconstruire l’essentiel, on ne se prend pas la tête avec les détails. Est-ce que j’avais une bonne place ? Un bon salaire ? Un bon métier ? Qu’importe en comparaison avec ceux qui avaient perdu un proche, une jambe, la tête. J’étais vivant et autonome. Pour moi le reste c’était folklore et compagnie. Je n’en demandais pas plus. J’avais besoin que mes bras servent à autre chose qu’à me défendre.

Chapitre 5

A cinq heures du matin, derrière le Grand Hôtel de la Place, tous les employés attendaient l’ouverture. Quand je suis arrivé, je n’ai vu que des silhouettes sombres, seulement éclairées par le bout incandescent des cigarettes. Chacun se saluait dans une cacophonie de “bonjour”, “comment va?”, “Paraît que Marcel Cerdan est mort.”, “Ouais,

dans un accident d’avion”, “Y avait une musicienne aussi, je me souviens plus de son nom, une violoniste je crois.” “Et t’as vu le dernier Fernandel? J’adore, avec ses dents il me fait penser à ma voisine.”

J’étais resté à l’écart du groupe, n’osant pas me présenter. Ecouter et observer espérant trouver un



certain Robert qui pourrait être mon chef. C'est lui qui m'a repéré. Evidemment, un gamin de vingt ans qui attend appuyé contre le mur... Je me souviens de notre conversation, l'aube commençait à peine, dans la rue les lumières des appartements s'allumaient une à une.

- Salut p'tit, t'es le nouveau ?

- Oui M'sieur.

- T'as quel âge ?

- Vingt ans M'sieur.

- Appelle-moi Robert. On va passer un peu de temps ensemble alors si tu donnes du "Monsieur" à tout bout de champ, on va croire que je suis un client.

- Oui M'sieur Robert.

- Robert j'ai dit.

- Robert.

- Bien. T'as passé le test de la main serrée, hier ? T'as pas trop mal ?

- J'ai encore un peu mal au pied, mais la main ça va.

- C'est pas un tendre le chef du personnel. Il a ses principes, c'est tout. Un caporal à la retraite, c'est jamais qu'un petit chef qui s'ennuie. Ça fait deux raisons de nous emmerder. Enfin je dis ça je dis rien. Pour lui un bagagiste ça ferme sa gueule et puis c'est tout. Alors mon conseil, ferme-la quand tu le croises et tu verras que tout se passera bien. Mais ne baisse jamais les yeux, c'est signe de faiblesse et là, tu deviens une proie facile. Enfin je dis ça... Bref. Qu'est ce que t'as fait avant d'arriver ici ?

- Ben, j'étais chez mon père pour l'aider.

- Tu veux dire que t'as jamais travaillé dans un hôtel ?

- Non.

- Ben zut alors, v'la que je me paie une pucelle. J'dis pas ça pour t'offenser gamin, c'est même le contraire. Si t'as réussi l'épreuve de la main sans connaître les quatre grands principes du métier, c'est que t'en as dans le calcif ! Bon Dieu, c'est bien la première fois que je vois un gamin de vingt ans passer le test sans savoir.

- Savoir quoi ?

- Il faut que je te mette au jus rapidement parce que sinon tu risques de te planter. Alors écoute-moi bien.

Ce matin-là, Robert m'a tout expliqué. La Confrérie des Porteurs est née du Cercle des Porteurs de Chaises. Aujourd'hui, il ne reste que l'expression "Chaise à porteurs" mais à l'époque des Rois, on se battait pour bénéficier de ce privilège. Approcher le Roi, en étant son conseiller privé, un noble, un fou, un poète, un comédien, une belle femme ou un porteur de chaise... peu importe, on était proche du Roi et parfois il était possible de

lui demander une faveur. Alors, j'aime autant vous dire qu'il y avait de la concurrence. C'est pourquoi a été créée la Confrérie des Porteurs. Quelques élus, triés sur leurs qualités physiques et morales, embauchés au compte-gouttes, avaient le droit de porter le Roi. Pour être membre de la congrégation, il fallait être coopté et faire le Serment des Quatre Secrets. Vous connaissez déjà les deux premiers : "Ne jamais poser de question" "Ne jamais grimacer" je vous dévoilerai les prochains par la suite.

"Ne jamais poser de question", évidemment à l'époque, le porteur devait se taire devant Sa Majesté et surtout ne jamais Lui demander de gratitude. Cela devait venir de Sa Majesté Elle-même qui, dans Sa grande mansuétude, pouvait accorder une faveur.

"Ne jamais grimacer", bien entendu, pour ne pas se plaindre du poids du Souverain. Celui-ci d'ailleurs, étant porté par Dieu Lui-même, ne pesait rien, cela va de soi.

Voilà comment est née la "Confrérie des Porteurs". Évidemment avec la révolution les porteurs ont pris un coup derrière la tête. Disloquée la communauté, boum ! L'organisation s'est dispersée : les bagagistes, les livreurs, les grooms, les déménageurs, les sherpas, les coolies et même les passeurs ... mais les quatre principes sont restés les mêmes depuis plus de sept cents ans. Le savoir-faire et le savoir-être n'ont pas changé.

Robert décida de me mettre dans la confiance. C'est un peu mon parrain par le fait. Robert c'était le capitaine Haddock. Un rustre aux tatouages marins dépassant de ses manches. Des bras ne craignant ni le froid ni le poids. Un bourru colérique prêt à donner sa vie pour ses amis. Pas vraiment dangereux pour ses ennemis. Un type d'une maladresse pas croyable quand il se mettait en rogne. Je l'ai vu enflammer sa chemise en essayant de faire peur à un voleur dans la cuisine. La journée Robert était obligé de s'habiller comme un porteur de valise, pantalon noir, chemise blanche impeccable, gilet noir, pas de veste. Le soir, il enfilait son pull bleu marine et sa fameuse casquette. Son dos se redressait comme nourri de cet habit. Le cou soudain plus raide. Le sourire avenant s'effaçait dans sa barbe noire. Passé le service, il retrouvait cette rage interne, la peine du marin éloigné de sa mer. Il avait le mal de ville, un besoin incessant de croiser les éléments, de lutter contre le vent, la pluie, le gros temps. Certains hommes ont tant de force qu'une journée ne suffit pas à assouvir leur soif d'en démordre. Il leur faut évacuer le trop-plein avant la nuit... Alors le Robert allait brûler sa flamme au creux d'un verre de whisky.



C'est vrai que le Robert avait le coude facile. Il levait son verre à s'en décrocher la casquette. Un penchant pour la bouteille, on peut dire ça comme ça. Pour pencher, il penchait ! Mais sans bouteille, il serait tombé depuis longtemps. Il a choisi le moindre mal.

Un soir, Robert et moi traînions les bars de la rue de la soif pour vider les Loch Lomond qui se trouvaient sur notre chemin. Comme d'habitude ! Un soir comme un autre à refaire le monde en gueulant dans la nuit. Un soir comme un autre sauf que le vieux Robert s'est écroulé sous un réverbère Belle-époque. Il a bien fallu que je le raccompagne jusqu'à sa porte. Je me souviens d'avoir entendu sa femme meugler en allumant les lumières du hall et puis rajuster son peignoir de soie en voyant que son mari n'était pas seul. Il a dû passer un sale quart d'heure le bon Robert. Elle était pas bien épaisse la Marguerite mais elle savait se faire entendre, jusqu'à l'autre bout de la rue s'il fallait. Je crois qu'il a dormi au pied de l'escalier cette nuit-là. Elle n'aurait pas été capable de le porter jusqu'à son lit la petite dame.

Je me suis éloigné du château, l'hôtel Vandercruysse de Waziers pour être exact. Un nom qui ne s'invente pas. C'est drôle d'imaginer que Robert travaillait dans un hôtel et vivait dans un autre. Une maison à porte cochère cachée par un mur colossal et un portail orné d'un linteau de fer forgé. Rentier le Robert ? Possible. Elle en imposait sa demeure mais je crois que c'était un héritage plutôt encombrant. Je ne l'ai vue qu'une fois cette baraque bientôt plus grande que notre hôtel. Je crois que Robert la gardait surtout pour le parc. Un paradis de verdure dans lequel il pouvait s'évader. S'y ressourçant dans une ivresse beaucoup plus réjouissante.

La barbe noire, le sourcil dense, le regard clair, les épaules larges, la bedaine naissante et surtout le nez creux. Et il avait un vrai don, une incroyable lucidité. Même à moitié conscient, Robert pouvait deviner l'intention d'une personne juste en portant sa valise. Je me suis entraîné pour y arriver. Jamais réussi.

Un jour, j'ai pu le vérifier de mes propres yeux. Un homme est entré dans le hall de l'hôtel et a demandé la suite. Nous l'avons accompagné jusqu'au dernier étage, portant deux modestes mallettes. La première était en cuir miel façon crocodile sur lequel était inscrit "Lavois Sedanis Tél. 29.00.71" en lettres d'or près de la poignée. La seconde était un électrophone portable de marque Teppaz, reconnaissable facilement à sa forme trapézoïdale bombée et à sa couleur bleue absolument caractéristique. Elle contenait sans nul

doute un électrophone à lampes 16 tours. Je portais avec plaisir cette deuxième valise dont la poignée blanche en cuir était d'une ergonomie confortable. Après nous avoir donné congé avec une pièce de dix francs, l'équivalent du prix de la Voix du Nord à l'époque, ce goujat nous a claqué la porte au nez. Au nez de Robert qui en avait.

- T'as rien remarqué p'tit, me demanda-t-il.
- Il est pas très généreux ?
- A part ça, me demanda-t-il en m'offrant sa pièce de dix francs.
- T'es pas plus généreux que lui.
- T'es con ! Sérieusement, t'as rien vu ?
- Non. Un type normal.
- Y a un truc qui cloche, que je te dis.
- Vois pas.
- Les valises ?
- Ben quoi ?
- La tienne, c'est un gramophone.
- Non, un électrophone à lampe !
- C'est pareil, vous les jeunes je vous jure. Vous vous accrochez à la modernité ! Ton électrophone à lampe, il sera bientôt aussi dépassé que mon gramophone à microsillon.
- Ça m'étonnerait. On peut pas faire plus petit. Faut bien lire le disque.
- Et si le disque devenait plus petit gamin ?
- Impossible, où qu'on met la musique sinon ? Faut que ça rentre quand même toutes ces notes.
- Bref, et l'autre valoché ? C'est un nécessaire de coiffeur.
- Comment tu le sais ?
- Je sais deviner ce qu'il y a dans une valise, rien qu'en la pesant et en la manipulant un peu.
- Tu l'as pas ouverte ?
- T'es fou, c'est interdit ! Et puis arrête de me couper la parole, ça m'empêche de réfléchir. Si le client est venu sans change, m'est avis que la suite se passe dehors.

J'ai suivi Robert dans la rue. Je ne comprenais pas vraiment pourquoi Robert voulait que je le suive dehors, et surtout devant l'hôtel alors que les employés avaient comme consigne stricte de sortir par le chevet du bâtiment. Il me plaça devant l'hôtel et je regardai pour la première fois le majestueux bâtiment. Une magnifique façade de pierres blanches à l'angle de deux grandes avenues s'imposait à la foule comme la coque d'un bateau fendant la ville. A chaque étage, des balcons art déco, verdis par le temps, se bombaient comme des voiles. Le blanc immaculé et le vert tendre donnaient à l'ensemble une fraîcheur fascinante. Impossible de résister à l'envie d'entrer. Et les quatre étoiles ornant l'enseigne confirmaient cette promesse d'une nuit inoubliablement douce. C'est



alors que je le vis, notre coiffeur, comme une figure de proue postée au dernier étage. Il avait enjambé le balcon et s'apprêtait à lâcher prise, à offrir à la foule le spectacle de sa chute. A en croire les cris autour de moi, je compris que je n'étais pas le seul à l'avoir vu. Dans un souci morbide de théâtralisation, notre homme avait poussé la neuvième de Beethoven au volume maximum. Le premier mouvement "Allegro ma non troppo, un poco maestoso" venait de s'achever, introduisant dans la subtile hésitation des trémolos des deuxièmes violons. Allait-il sauter ? Le deuxième mouvement "Molto vivace" annonçait davantage d'actions, soutenu par le martellement des cordes sur un rythme aux accents siciliens. La mort semblait s'approcher de notre homme. Mais ce fut une silhouette qui s'approcha. Celle d'un homme, en chemise blanche et gilet noir. Un homme barbu qui m'avait laissé en bas, bouche ouverte. Le bras d'acier de Robert s'empara de notre dépressif, l'empêchant de mettre fin à ses jours. Durant tout le deuxième mouvement, les jambes du pauvre type s'agitaient dans le vide espérant entraîner

avec elles le reste du corps. La manche de Robert céda sous le muscle bandé et laissa apparaître la tête d'une licorne bleue. Le troisième mouvement "Adagio molto e cantabile" plus indolent, presque apaisant, fut celui des larmes d'un homme accablé sur l'épaule de son sauveur. Notre figure de proue, ramenée à la raison et à l'abri du danger, fit entendre son chant triste sur les variations du premier violon. Le rôle d'un homme qui avait tout perdu à la guerre : famille, fortune, espoir, et qui souhaitait en finir avec sa misère au cœur du symbole même du luxe, le Grand Hôtel du Centre, ostentatoirement riche. Il n'y eut pas de quatrième mouvement, pas de final, pas de fin tragique à ce spectacle, juste un silence, celui des oubliés de l'après-guerre, les petits, les sans-grades, les faibles, qui n'ont jamais réussi à surmonter leur peine et n'ont jamais osé demander de l'aide.

Mais je m'emporte mes enfants, cela ne vous concerne pas. Pardon. Ce sont là les souvenirs d'un vieil homme un peu las. Vous devez vivre dans votre époque, avec l'enseignement de notre expérience, mais pas avec son poids.

Chapitre 6

Il m'a fallu quelques années pour comprendre tous les rouages du métier, les finesses, les pièges, les opportunités. Quelques années à suivre le sillage de la pipe de Robert, scrutant son regard, obéissant au moindre mouvement de la main, dans une complicité grandissante.

Ce dont je suis le plus fier ? Avoir réussi, si ce n'est à dépasser, au moins à égaler sa capacité à découvrir le contenu d'une valise sans l'ouvrir.

Je me suis exercé chaque soir, pendant des années, pour arriver à maîtriser cet art divinatoire. Pendant que les collègues s'offraient un verre au café du coin, comme on faisait dans le temps, Robert et moi on se tapait des travaux du soir. D'abord soulever, peser la valise, sentir si la poignée tire plutôt sur l'avant ou sur l'arrière. Mesurer les déséquilibres, les masses, les vides. Puis, marcher, percevoir le glissement de la valise sur la jambe, découvrir des irrégularités, des bosses, des creux, des objets durs, des zones molles. Et écouter, la résonance d'un métal, le bruit sourd du bois ou du cuir, la tonalité du verre, se concentrer pour entendre jusqu'au bruit du tissu, de la robe pliée qui glisse doucement vers le fond de la valise à chaque balancement. La soie s'échappe plus rapidement, le bruissement est plus aigu, le jean est plus ferme, les chemises fraîchement repassées se froissent imperceptiblement en glissant. Il faut des années pour ressentir ces frôlements et découvrir le plaisir d'entendre une culotte en dentelle rouler

délicatement. Évidemment, avec Robert, nous préférons les bagages de femmes, mais nous ne rechignons pas à nous exercer sur les sacs des hommes ou des enfants. Quel bonheur de trouver le frémissement caractéristique d'un paquet de bonbons caché dans un pull, ou le poids d'un magazine sous la pile des pantalons d'un adolescent boutonneux, ou encore le cliquetis du cadenas d'un journal intime.

Je m'entraînais aux objets trouvés avec Robert. On se retrouvait après le service. "Petite valise fibrine gaufrée croco, environ 4 kilos. Un nécessaire de toilette – crème de nuit, crème de jour, crème du matin, crème des grands soirs, dentifrice, brosse à dents, brosse à cheveux, brosse à chaussures, brosse à ongles, brosse à vêtements, maquillage, une robe, une jupe plissée, deux jupons, un chemisier, une gaine, une paire de chaussures, trois soutiens-gorge dont un en dentelle de Calais, les culottes assorties, un châle, une paire de gants en cuir. Un livre, peut-être le premier tome du "Seigneur des Anneaux" de Tolkien. Il y a aussi un objet un peu lourd, au fond à gauche, sans doute du parfum, Guerlain peut-être. Il déséquilibre la portée, on voit que c'est une femme qui a fait la valise."

Après ouverture pour vérification, je n'avais pas fait beaucoup d'erreurs. Le livre, je me souviens, c'était "Bonjour tristesse" de Sagan. Mais ce que je prenais pour un flacon était en fait un pistolet caché

dans un bas. Nous avons refermé la valisette en espérant ne jamais retrouver la propriétaire. Et là, les ennuis ont commencé et les plus belles années de ma vie aussi.

Je fus convoqué dans le bureau du directeur quelques jours après. Papier peint aux motifs géométriques dans un camaïeu de marron et orange, table en formica, chaises aux pieds tubulaires et deux valises. J'ai immédiatement reconnu celle qui contenait le pistolet. Le directeur a vu mon visage se transformer et a profité de l'occasion :

- Vous avez reconnu l'objet du délit. Ne niez pas, je sais que vous l'avez ouverte dans l'annexe des objets trouvés.

- Qui vous l'a dit ?

- Rassurez-vous, ce n'est pas votre ami Robert. Mais il a été viré ce matin à la première heure et ça m'étonnerait que vous le retrouviez. Il est grillé dans toute la ville, vous entendez ! Pour vous, je vais être plus indulgent. Disons... une erreur de jeunesse. En échange, vous allez me rendre un petit service. Il vous suffit de transporter cette deuxième valise jusqu'au quai de la Deûle. Là, un homme en barque vous attendra. Donnez-lui le paquet et rentrez immédiatement.

Comment échapper à ce marché ? J'ai accepté. En saisissant la valise, j'ai compris pourquoi le patron m'avait choisi. Robert n'aurait jamais pu la soulever. J'étais plus jeune, plus solide.

- Vous ne pouviez pas faire deux valises moins lourdes ?

- Ça n'aurait pas été une bonne idée, croyez-moi.

Alors j'ai quitté l'hôtel en comptant mes phalanges. Toutes mes articulations ont craqué, jusqu'à l'épaule. Je respirais comme un bœuf. La sueur perlait de mon nez, la salive de ma bouche râleuse. Une odeur de musc, un goût de sang, mes yeux qui piquaient. J'ai tellement souffert le martyr que j'en ai oublié Robert et sa fuite forcée. J'ai oublié la vie, l'hôtel, les principes immuables du boulot, mes envies, mes projets... j'ai tout oublié pour ne plus penser qu'à l'objectif, le quai du fleuve. J'essayais de ne pas penser à la douleur. Impossible. Je sentis la peau de mes callosités s'arracher et le sang suinter le long de mes ongles. Je serrais davantage par peur que mes doigts ne se détachent. C'était la valise la plus lourde que je n'avais jamais portée, la plus légère aussi finalement.

Parce que, soudain, j'ai entendu cette petite musique. Un air que je connaissais, mais dont le titre m'échappait. Une chanson américaine, lancée pendant la guerre, une mélodie qui me prenait aux

tripes, je ne sais pas pourquoi. J'ai cherché autour de moi d'où venait la ritournelle. Personne. Elle semblait m'accompagner et rythmer mes pas. Je tendis l'oreille pour en trouver la provenance tandis que mes pieds suivaient le tempo avec un peu plus d'allégresse à chaque pas. Bientôt la route me parut moins longue. Deux rues plus loin, j'ai compris d'où venait la rengaine : de la valise elle-même. Une radio, sans doute en sourdine. Je posai mon paquet, le couplet s'arrêta. Je repartis, le refrain aussi. Cette ritournelle se jouait de moi. Je voulais en avoir le cœur net. Interdiction d'ouvrir la valise bien sûr, mais pas d'y donner un grand coup de pied.

-Aïe !

-Il y a quelqu'un là-dedans ?

Une petite voix étouffée m'a répondu. Une voix d'enfant, fluette et douce.

-Ben oui. Brute ! Vous croyez que c'est un électrophone qui chante ?

-Mais enfin qu'est-ce que vous faites là-dedans ?

-Ouvrez-moi au lieu d'être grossier.

J'avoue, j'ai hésité. Pas longtemps, peut-être une minute. Ouvrir deux fois une valise dans la même semaine... J'ai tourné autour. Et savez-vous ce qui m'a décidé ? Je voulais savoir quel était le titre de la chanson. J'ai parfois fait des choix pour de drôles de raisons, mais j'ai souvent eu de la chance. Si je devais résumer, je dirais que j'ai eu une vie heureuse jalonnée de décisions idiotes. J'ai donc ouvert et elle est sortie, cette petite jeune femme qui, une fois dépliée, m'arrivait à l'épaule. Des yeux verts, pétillants d'insolence, une bouche rayonnante d'un sourire impertinent, le menton relevé, effronté, un visage d'ange quoi ! Des cheveux joueurs au vent septentrional. Oui, c'est ça, je la revois encore, ces yeux verts noyés dans des cheveux ébouriffés. Et cette voix dont je ne me lasserai jamais.

- Merci.

- Heureusement que vous avez chanté, sinon je crois que je ne vous aurais jamais ouvert. Quelle est cette chanson d'ailleurs ?

- Il fallait bien vous aider, vous aviez l'air de souffrir. Je sentais votre démarche de plus en plus cadencée. J'y ai remis un peu d'harmonie.

- C'est que vous n'êtes pas légère, mademoiselle.

- Goujat ! Si vous n'étiez pas capable de porter cette valise, il fallait y mettre des roulettes.

- Drôle d'idée !

J'ai vraiment trouvé cette idée complètement farfelue. Je ne pouvais pas imaginer qu'elle mettrait, quelques années plus tard, mon métier en péril.

-Bon, maintenant, mademoiselle, il faut retourner dans votre caisse. Chantez si vous le souhaitez, moi j'ai un travail à finir.



Elle m'a fait un dernier sourire, éblouissant, et s'est échappée en courant. Je l'ai suivie, moins pour l'attraper que pour la rattraper. Silhouette ondulante sur le trottoir, une grâce naturelle, pieds nus sur l'asphalte brûlant, riant... non chantant. "C'est magnifique" de Dario Moreno l'aidait à soutenir son allure d'une légèreté fascinante. J'essayais de suivre mais je me faisais distancer. J'ai tenté "Mon manège à moi" d'Edith Piaf. Mon souffle se régula, mes jambes trouvèrent leur vitesse de croisière... trop lente pour rattraper l'ingénue. Elle s'éloignait, sa voix disparaissait, son parfum n'était plus qu'un souvenir au vent frais, mon cœur s'emballait. Il est des instants où l'on mesure l'urgence vitale de toucher au but. J'ai changé de disque : "Je chante" de Charles Trenet. La suite, vous l'imaginez, je l'ai rejointe, fait prisonnière dans mes bras trop longs et nous ne nous sommes plus jamais quittés.

Je crois qu'un regard a suffi. Je tenais votre mère dans mes bras gourmands. Cette femme inespérée qui venait de faire trébucher ma vie toute tracée. On avait l'éternité devant nous. D'habitude une chanson, c'est quoi ? Trois, quatre minutes ? Là, ça a duré une vie.

Ce petit bout d'étoile, brillant entre mes mains sales, a illuminé ma vie. Son regard pétillant, vert, souriant de sa chance comme des imprévus. Ses yeux farouchement optimistes, déterminés à dévorer la vie, curieux de tout et heureux malgré tout. Ce regard a éclairé nos vies d'une allégresse contagieuse. Je serrais votre mère contre moi et j'ai su que jamais je ne pourrais m'en détacher. Elle, elle souriait tout simplement, promesse d'une vie heureuse et facile. J'ai plongé. Et franchement, je ne regrette rien. Votre mère a toujours été une source de vie, de bonheur, de jeunesse, d'amour et de bonté, à laquelle je me suis nourri et que j'ai protégée comme mon plus grand trésor. Votre maman était le cœur de la famille, j'étais le coffre.

Votre mère était musique. Les modulations de son regard, le rythme de sa voix, les notes de ses joues colorées, les intonations de ses gestes, les ondulations de son corps, la percussion de ses paroles... une sonate. Elle était musique, elle vivait de musique, nourrie de cette énergie entraînante, envoûtante, tellement envoûtante. Aussi vrai que je suis de sang, votre mère était de son.

Je la tenais, elle qui avait réussi à me faire enfreindre l'une des quatre règles d'or. Elle fit à nouveau entendre sa voix mélodieuse et à nouveau je fus ensorcelé. Mes enfants, je vous le dis et vous le savez depuis longtemps, votre mère était une sirène dont le chant pouvait déplacer des montagnes, semer l'amour et désarmer toute colère. Je me demande si votre mère n'a jamais parlé. Je crois plutôt qu'elle n'a cessé de chanter. Chaque mot était susurré avec une telle harmonie.

J'ai dévoré tout ce qu'elle a dit, toute sa vie et encore aujourd'hui résonnent au creux de mon âme ces dialogues enchantés. Je me souviendrai encore longtemps de la mélodie de ses premières paroles :

- Le patron a voulu ma mort. Je dois fuir.

- Je viens avec toi. Allons prendre tes affaires et sautons dans le premier train pour la côte. Là-bas, les palaces sont légions, je trouverai facilement du travail.

- Mais je n'ai plus rien, comprends-tu ? Je vivais à l'hôtel, à l'heure qu'il est ma chambre de bonne a été nettoyée.

- Il te reste une valise, juste là, sur le trottoir. Une grande valise. Ça tombe bien, je n'ai pas de valise, mettons mes affaires dedans et partons.

- Toi, tu n'as pas de valise ? Quelle conscience professionnelle.

- Je ne ramène jamais de travail à la maison.

On a ramassé la valise ouverte dans la rue, et on est passé chez moi chercher mes affaires. Votre mère était une vraie jeune femme bien élevée. Elle n'a pas accepté de monter dans ma chambre d'ouvrier. J'occupais tout le deuxième étage d'un immeuble proue, place des Guinguants. Trente-huit mètres carrés d'étroitesse et d'encorbellements. Impossible d'y mettre une armoire. Ça n'était pas un problème je n'en avais pas.

Je crois qu'elle avait raison de rester en bas, je ne sais pas si j'aurais résisté à son charme en la voyant plier mes chemises sur le lit. Cependant, à l'époque, je ne savais pas à quoi m'en tenir et votre mère était entourée de mystère à mes yeux. Une femme magnifiquement belle, élégante et de bonne compagnie, qui vit à l'hôtel et s'attire suffisamment d'ennuis pour être chassée et menacée de mort. J'avoue, j'ai douté d'elle. Seul dans ma chambre, en train de préparer mon paquetage, je me suis demandé si elle n'était pas de ces filles galantes qui s'offrent chaque nuit. Une chambre à l'année, un patron pas très net, tout collait. J'ai honte aujourd'hui de vous l'avouer. Votre mère, si pure, je la dévisageais de mes yeux d'homme et de mes pensées sales.

Je suis descendu avec notre valise et mon vélo. Des questions plein la tête, mais pas le courage de les lui poser.

On a pris le chemin de la gare, en essayant d'éviter les grands axes. Et alors que je portais cette valise qui contenait toute ma vie, je ne pouvais détacher mon regard de la silhouette de votre mère poussant le vélo. J'étais simplement heureux de porter sa valise tandis qu'elle poussait mon vélo. Le peu qu'on avait, on le partageait déjà.

Vous vous souvenez du vieux vélo remisé au grenier ? La bicyclette aux pneus orange, à la selle

de cuir soutenue par deux gros ressorts huilés, à la poignée de frein à l'envers. À l'époque, le frein avant partait du bout du guidon et le frein arrière était en rétropédalage. Il pesait une tonne le machin. Bien pratique tout de même. On en a fait des kilomètres avec votre mère. Elle s'asseyait sur le garde-boue, en amazone s'il vous plaît, et tenait délicatement sa jupe pour ne pas qu'elle se glisse dans les rayons. Elle riait, les cheveux devant les yeux, et moi je m'escrimais à pédaler plus fort pour entendre encore son rire d'enfant.

Vous savez, on est riche que face à ses exigences. Demandez peu et vous serez toujours heureux. Exigez beaucoup et vous serez toujours frustrés. Vous pouvez avoir peu d'argent, si vous ne dépensez pas tout, vous pourrez toujours voir venir. J'ai connu des barons qui gagnaient beaucoup et qui n'en avaient pas encore assez. J'étais plus riche qu'eux, voyez-vous, avec ma paie et mes pourboires. Parce que j'avais assez pour voir sourire la vie alors qu'eux n'ont fait que courir la fortune. Ils sont morts sans jamais être rassasiés. J'ai connu des petits gars qu'un sou rendait contents et qui n'ont jamais bronché quand la douche était froide ou le café dilué en fin de mois. Ils n'étaient peut-être pas riches à mes yeux, mais eux s'en trouvaient heureux. La richesse est une question de perception alors que la pauvreté est un état. C'est là la plus grande de leurs oppositions. Ceux qui n'ont pas d'argent sont devant le fait accompli pour leur malheur, ils ne peuvent pas se mentir, ils sont pauvres. Mais ceux qui ont un peu et ceux qui ont beaucoup, peuvent être riches à condition de se satisfaire de ce qu'ils ont. Quant à ceux qui ont beaucoup et qui veulent plus, ce sont des pauvres, des pauvres cons. Croyez-en ma longue expérience. J'en ai vu passer des duchesses pingres, qui préféraient dormir sur des feuilles de papier à l'effigie de Victor Hugo plutôt que dans des draps de soie. Qui ne se levaient que pour gagner de l'argent au lieu de profiter des plaisirs, même gratuits, de la vie. Gagner sa vie c'est d'abord ne pas perdre son temps. Vous pouvez courir la fortune, si votre cœur est pauvre vous ne serez jamais heureux. Enfin, vous le savez aussi bien que moi et quand je vois tout le chemin que vous avez parcouru, tout ce que vous avez pu vivre, je me dis que vous n'avez pas de leçon à recevoir de votre père. Je suis fier de vous, vous savez.

Mais revenons-en à votre mère qui m'attendait sur le quai de la gare alors que je prenais des places en troisième classe pour la côte. La micheline est partie, laissant derrière elle une traînée de vapeur dans laquelle on souhaitait disparaître. Sur les bancs de bois usés, je n'osais pas demander à votre

mère ce qu'elle faisait dans notre hôtel. Je ne l'avais jamais vue du reste. Je me forçais à lire le journal qui annonçait les accords de paix de Genève et la fin de la guerre d'Indochine. Jamais rien compris à ce conflit, mais là je peux vous dire que j'ai lu tout l'article pour ne pas relever le nez et croiser le regard tendre de votre mère.

- Je suis contorsionniste. Elle m'a dit ça comme un aveu.

- Ça, pour rentrer dans une valise sans se faire de tour de reins, faut êt' souple c'est sûr.

- Non, je suis contorsionniste, c'est mon métier. Enfin, presque. Je suis chargée de la surveillance, disons discrète, des hôtels. Je me faufile dans des endroits improbables, je ne bouge plus, j'observe et je fais un compte-rendu.

- Jamais entendu parler de ce métier.

- Ça prouve que j'ai su rester discrète.

- Où te caches-tu par exemple ?

- Dans un conduit d'aération, un carton posé sur une armoire, suspendue derrière un rideau ou en araignée dans un coin sombre au-dessus d'une porte... Et c'est comme ça que je t'ai vu avec Robert dans la réserve, en train de fouiller dans une valise... oh pardon, excuse-moi de t'avoir amené dans cette galère.

C'est là que j'ai compris que votre mère était la femme de ma vie. Vous voyez, cette trahison aurait dû me rendre furieux. A cause d'elle j'avais perdu mon emploi, je risquais de ne plus jamais revoir mon ami Robert et j'avais certainement quelques voyous à mes trousses. Drôle de métier que celui de votre mère. C'est vrai qu'à l'époque les caméras de surveillance n'existaient pas encore. Il fallait bien trouver un moyen. J'ai appris par la suite que les contorsionnistes étaient nombreux dans les grands hôtels, dans les ambassades, les bijouteries... Tenez par exemple, le vol des bijoux de l'Hôtel Métropole n'a pas été résolu par Hercule Poirot. C'est d'un contorsionniste que vient la fuite, mais il a préféré garder l'anonymat. Et l'affaire du voleur paresseux, vous croyez que Maigret y est pour quelque chose ? Mais non, il buvait sa bière tranquillement quand on lui a servi la solution sur un plateau !

Parfois le métier comportait tout de même des risques. La valise que nous avons ouverte avec Robert était la propriété d'une femme très dangereuse. Une élève de Mata Hari. Nous l'ignorions, heureusement, mais votre mère l'avait deviné et par honnêteté en avait fait part au patron. Celui-ci, soucieux de sa tranquillité, avait donc décidé de supprimer ce témoin trop encombrant.

Si mes sentiments pour votre mère n'avaient pas été si forts, je serais sans doute descendu du train



pour refaire ma vie loin d'elle et pourquoi pas, rentrer à Lille. Mais là, je ne sais pas. J'étais devenu idiot sans doute devant les yeux embués et la bouche de canard qui venaient de m'avouer la trahison. J'ai simplement demandé à votre mère quelle était la chanson qu'elle fredonnait dans la valise.

"Go down Moses de Louis Armstrong". Vous vous souvenez de la ritournelle qu'elle susurrait pour vous reconforter ? Cette chanson qui séchait vos pleurs et calmait vos peurs. Quelques notes de pur amour qui pouvait soigner toutes les larmes, tous les drames. Cette chanson, c'est ma petite musique. Chaque soir de ma vie, je lui réclamais et je m'endormais dans ses bras. Chacun a sa petite musique intérieure, celle qui fait battre le cœur, celle que l'on écoute quand on doute. Elle teinte l'écriture, guide les choix, influence les goûts, module la voix, forge le caractère. Elle coule en chacun de nous et trahit nos intimes pensées. Si discrète et si présente. Et lorsque l'on se retrouve face à une personne qui chante d'une même voix... c'est ainsi que votre mère est entrée dans ma vie, dans un murmure qui a donné du sens à toute ma mécanique interne. Le temps s'est arrêté, laissant la place à un autre mouvement. Comme une évidence, le silence s'est fait autour d'elle. Je n'entendais plus que sa voix. Elle est tout de suite devenue tout.

Cette petite bonne femme, ce dos gracile posé sur ces hanches fragiles, cette silhouette dansante, ce visage éclairé d'un sourire sans fin et de deux

grands yeux étonnés, cette âme qui fredonnait la vie dans mes entrailles, c'était votre mère.

Quelques jours plus tard, arrivé à Boulogne-sur-Mer, j'ai vu le spectacle éblouissant des vagues sur le sable pour la première fois. Tantine m'avait raconté la mer, un jour. Elle avait été fiancée à un marin dans son jeune âge. Le pauvre était parti pêcher le hareng en Islande et n'est jamais revenu. La Luce l'a attendu sur la jetée, face au vent, fouettée par les embruns et le remords. Le remords de s'être refusée avant le départ pour mieux se promettre ensuite. Mais la mer, elle en avait décidé autrement et la Tantine était restée fidèle à sa promesse "Je t'attendrai". Sur le quai, elle en avait usé des chaussures à guetter l'horizon de long en large. Elle m'a raconté sa haine, la difficulté du climat, l'ingratitude de celle qui prend au hasard pour se payer de ce que l'homme lui vole dans ses filets. Tantine a tellement noyé son chagrin qu'elle n'a presque plus jamais eu de larmes. Et moi, devant les vagues qui venaient lécher les pieds nus de votre mère, j'ai vu en elle celle qui allait maîtriser les pires éléments, celle qui allait mettre à ses pieds mes peurs, et tout cela en fredonnant inlassablement les plus belles ballades. Cette jeune fille à la robe soulevée par un vent libertin et qui me regardait d'un air coquin. Cette enfant de vingt ans, au regard effronté, qui se tenait droite et souriait malgré l'infortune qu'on traversait. Cette beauté qui semblait flotter au-dessus des eaux agitées. Je l'ai demandée en mariage.



14

Chapitre 7

Vous connaissez la suite de toute façon. L'histoire, on l'a écrite ensemble mes enfants. Je ne vais pas vous débiter tout le complet ! Cinquante ans de labeur, de jour comme de nuit, serviable à merci, toujours sur la brèche et tout ça pour quoi ? Pour me faire remplacer par la valise à roulettes ! Une crise terrible. La valise à roulettes, quelle trouvaille à la c... ! Pourtant la Luce et votre mère m'avaient prévenu. La roue, un jour ou l'autre, quelqu'un allait y penser. Ce jour-là, la roue a tourné pour les porteurs.

Une espèce d'original a débarqué au Palace avec une valise fabriquée aux USA. Je n'avais jamais vu ça. Le type a pris sa valoche fièrement, il est passé devant moi comme ça. Je n'avais rien à porter alors j'ai pris son caniche pour le suivre. Porteur de chiens ! Le début de la fin.

Je n'ai jamais rien dit tout au long de ma carrière. Je ne voulais pas qu'on me mette à la lourde. Mais il fallait bien réagir. Si Robert avait été

là, il aurait poussé une beuglante qui aurait fait trembler les colonnes de marbre.

Alors, on a fait grève pour sauver nos emplois. On a défilé dans les rues de toutes les grandes villes, bloquant les entrées des Hôtels par des tas de bagages remplis d'immondices puantes. On a brûlé des valises aux portes des aéroports, vidé des tonnes de malles dans les ports. On a monté, à mains nues, des valises en haut des montagnes. J'en étais malade. Tout ça pour montrer que le métier était indispensable. Parfois c'est en faisant des choses inutiles que tu montres que tu sers à quelque chose. Le tout étant qu'on parle de toi. Et nous avons redescendu ces mêmes montagnes en lugeant dans les valises. Nous étions partout, bloquant la France du nord au sud. Plus aucun voyageur ne pouvait se rendre dans une gare sans risquer la perquisition. Rien n'y a fait. Le progrès a eu raison de nous. Et la médaille du travail, je vous le donne en mille, elle est ronde comme une roue !

Et puis la vidéosurveillance a fait son apparition. Votre mère sentait déjà ses articulations la travailler. Un soulagement, finalement, d'être remerciée. On s'est retrouvé à la retraite. Heureux d'une vie chanceuse et heureux de votre bonheur. On était vivant, plutôt en bonne santé, vous étiez autonomes, pleins de projets. Comble de chance pour un porteur, votre mère a gagné la valise RTL un soir de mai. Et soudain, des envies de voyages ! Ça nous a permis de vous rendre visite, vous qui étiez à l'autre bout du monde. Pour l'occasion j'ai même acheté une valise à roulettes c'est dire si je n'en voulais à personne ! Elle n'a pas tenu longtemps, je préfère ma bonne vieille valise qui ne m'a jamais lâché.

Chapitre 8

La règle quatre ? Je vois que vous n'avez pas perdu le fil mes fils. La règle quatre, laissez-moi réfléchir. La première règle : ne pas être curieux ; le deuxième secret : ne jamais grimacer ; la troisième loi : ne jamais lâcher ; le quatrième précepte : transmettre.

"Transmettre", voilà, ce qu'il ne faut pas oublier mes enfants.

Je ne sais pas s'il y a un au-delà. Je ne sais pas si j'étais là avant, alors quel sens a la vie ? Pourquoi suis-je ici, à apprendre chaque jour, si demain je peux partir ? Je crois que je ne suis qu'un maillon d'une longue chaîne humaine, une maille d'un long tapis qui se déroule dans une direction qui, elle, a du sens. Lequel ? Je ne sais pas et je ne le verrais peut-être pas. Mais l'humanité évolue, j'en ai la preuve. L'humanité avance, progresse, se construit vers un idéal. Il y a des faux pas, des erreurs d'aiguillage, le chemin n'est pas droit, le tapis n'est pas régulier. Mais ce qui donne un sens à ma vie, c'est d'appartenir au tapis, de tisser ma maille dans la couleur et dans la direction qui me semble juste. Seul je ne sais rien, mais j'ai foi en l'humanité et je crois que si chacun donne son point de vue, si chacun tisse sa maille comme il l'entend, l'ensemble prend la bonne direction. Il se peut que je me trompe, il se peut que la matière que j'utilise soit la mauvaise. Même ça, c'est constructif parce d'autres en tirent enseignement et ne reproduisent pas la même erreur. L'important ce n'est pas ce que chacun a fait, c'est ce que chacun transmet.

Vous êtes le rang suivant, mes enfants et sur le même rang que moi, il y a toutes les personnes que j'ai côtoyées. Toute ma vie, j'ai transmis ce que je comprenais à mes voisins, et je les ai observés pour ne pas trop me tromper. La couleur de ma maille a un peu perdu de sa vivacité depuis ma jeunesse, le

Nous avons été heureux. Comme j'ai eu de la chance de connaître votre mère. Elle m'a donné deux beaux enfants dont je suis tellement fier. Elle a mis dans ma vie cette petite musique qui rythmait mon quotidien d'une harmonie si douce. Elle fredonnait sans cesse cette mélodie de notre amour. Cette voix de sirène qui émerveillait mes oreilles, et ce visage quand elle chantait.

Et puis l'année dernière, le ressort de la boîte à musique a lâché, déroulant dans un dernier sursaut sa mélodie enchantée. Puis un grand silence est venu envahir mon cœur et le vôtre. Je crois que je suis devenu sourd au monde, enfin pour un temps assurément. Le silence. Le vide. Terrible.

fil s'est adouci un peu, j'espère qu'il n'est pas usé. J'ai passé ma vie à tisser des liens forts pour garantir la résistance de ma place. Vous êtes le rang suivant et je vous laisse un peu de fil pour seul héritage. Ce bout de rien, faites-en ce que vous voulez. Utilisez-le pour commencer le vôtre ou coupez-le pour mieux peindre votre couleur. Ces fibres, je les tresse depuis deux jours devant vous. J'ai longtemps tricoté mon discours pour vous le rendre cohérent. Et tout ça je vous le laisse.

Vous voyez, j'ai essayé de porter bien plus que des valises, pour ne pas être juste un mulet ! Aujourd'hui, mes seules valises sont sous mes yeux. Elles sont lourdes. Remplies de souvenirs qui brouillent parfois ma vue quand je me les remémore, comme maintenant. Alors, j'ai glissé tout ce dont je vous ai parlé dans cette valise que vous connaissez. Celle dans laquelle j'ai découvert le trésor de ma vie.

Vous y trouverez les lettres de mon père tellement précieuses, infiniment belles tant l'amour est caché. Il ne se lassait jamais d'exprimer ses idées, d'expliquer ses convictions, d'exposer ses opinions. Ses mots étaient des boîtes transportant les cadeaux du cœur. Les mots sont des wagons qu'il ne suffit pas d'attacher les uns derrière les autres encore faut-il les charger pour que le convoi soit plus dense. Les charger de sens, d'émotion, de vie, de sentiments ; les charger tout court, tout au long de la vie. Votre grand-père le faisait merveilleusement. Vous lirez ses lettres et vous trouverez aussi un texte que je ne vous ai jamais livré. Son combat de toute une vie, son texte sur la laïcité. Un nectar.

La médaille de Tantine, que j'ai retrouvée par hasard un jour où je voulais me servir un verre de gnôle en débarrassant la maison après son départ.



Derrière le rideau de double fond, ça cache qu'elle croyait secrète.

C'est drôle, je n'ai retrouvé aucune médaille de votre grand-père. Trop modeste. Cette carte postale en revanche je l'ai récupérée dans son portefeuille.

Une bouteille de Loch Lomond que Robert et moi n'avons jamais finie.

Les petits mots de votre mère, toujours pliés en six, à son image. Et ce disque qui reprend sa

fameuse chanson, celle de notre rencontre. Vous le garderez près de vous, très précieusement. La pochette est neuve. Je n'ai jamais eu le courage de l'écouter. Je crois que j'avais peur que Louis Armstrong ne soit pas à la hauteur de votre maman. Et puis, je crois que j'avais peur de pleurer tout simplement. Mais le moment venu, quand on me mettra dans une malle, promettez-moi de faire résonner cette mélodie aussi fort que possible, pour que je l'entende.

A noter que cette nouvelle est issue de l'ouvrage "Porteur de valises" qui sortira au premier trimestre 2012 aux éditions Kirographaires. Il est en précommande sur le site de l'éditeur : <http://www.edkiro.fr/porteur-de-valises.html>

D'autre part, Corinne Roehrig-Saoudi, lauréate de notre prix en 2007 avec "Mauvaise donne", a écrit un deuxième ouvrage "Janus et autres histoires de cœurs extraordinaires" publié aux Éditions de l'Harmattan. Il sera prochainement en librairie et on peut d'ores et déjà le commander chez Amazon avec le lien ci-dessous :

http://www.amazon.fr/s/ref=nb_sb_noss?__mk_fr_FR=%C5M%C5Z%D5%D1&url=search-alias%3Dstripbooks&field-keywords=janus+et+autres+&x=17&y=18

